

Bernard Lahire, Les structures fondamentales des sociétés humaines, La Découverte, août 2023. Les Amis de Bartleby, septembre 2023. leamisdebartleby.wordpress.com

Bernard Lahire, The Fundamental Structures of Human Societies, La Découverte, August 2023, Friends of Bartleby, September 2023. leamisdebartleby.wordpress.com

برنارد لاهير، الهياكل الأساسية للمجتمعات البشرية،
لاديكوفرت، أغسطس 2023. أصدقاء بارتليبي، سبتمبر 2023
أصدقاء بارتليبي، سبتمبر 2023

L'ouvrage de Bernard Lahire explore les différentes structures fondamentales des sociétés humaines. Il met en lumière une démarche scientifique à travers laquelle l'auteur vise à définir un nouveau paradigme permettant d'unifier les sciences sociales en faisant la consilience entre ces sciences sociales et les apports des autres sciences du vivant comme la biologie évolutive, l'éthologie et la paléanthropologie. Cela contribue à appréhender l'interaction entre la biologisation et le fait social. En effet, dans un contexte en perpétuel changement, certaines lois scientifiques émanent de la trans-spécifique et la transhistorique, ce qui conduit à la distinction entre le naturel et le culturel.

De ce point de vue, la culture n'est qu'une solution évolutive naturelle, ce qui remet en question la théorie de Durkheim basée sur le principe suivant : « le social ne s'explique que par le social ». Par nature, l'être humain combine donc entre le naturel et le culturel. Ce sociologue cherchant à expliquer l'évolution des sociétés humaines au-delà de leur diversité, semble conscient du caractère déstabilisateur de ses thèses sur le plan scientifique et politique. Certes, il se rend compte de la difficulté de changer les idées de toute la communauté scientifique relevant des sciences sociales et humaines, mais il est convaincu que les chercheurs doivent énoncer la vérité en faisant fi de sa réception.

Ce livre s'articule autour de quatre axes distincts. Dans le premier axe, l'auteur s'appuie sur une approche comparative entre les espèces et les sociétés afin de forger une nouvelle compréhension. Il dénonce la fascination des chercheurs en sciences sociales pour la diversité culturelle qui les empêche de formuler des lois permettant de structurer la réalité étudiée. En effet, l'auteur compare entre la nature qui n'est pas simple et les sociétés humaines. Il recommande l'interaction entre la biologie et la sociologie pour expliquer l'évolution du vivant ; chemin faisant, le sociologue est appelé à surmonter le désordre apparent pour établir un ordre sous le prisme des lois invisibles qui structurent la réalité sociale. En s'inspirant de la théorie darwinienne, l'auteur retient trois principes fondamentaux : la variabilité, l'hérabilité et la sélection naturelle. Ces principes délimitent le processus des dynamiques de transformation des espèces. Pourtant, les sciences sociales contemporaines sont

antiévolutionnistes. Cela dit, d'autres lois doivent être mises en vigueur pour comprendre les différentes transformations des sociétés humaines.

Le deuxième axe est consacré à l'analyse de l'articulation entre la biologie évolutive et les sciences sociales. Il convient donc d'œuvrer à une articulation entre la biologie et les sciences sociales en s'échappant au réductionnisme. Le biologiste Dobzhansky adopte cette thèse, mais pour sa réalisation il a affronté des limites d'ordre institutionnel. En effet, en vue d'élucider cette thèse, l'auteur clarifie, à travers des exemples illustratifs, les différences existantes entre le social et le culturel qui ont souvent tendance à s'entremêler et à se confondre. Pour ce faire, il propose une réflexion allant de la biologisation du social vers la sociologisation du biologique dans la mesure où la biologie évolutive doit recouvrir tout ce qui est commun aux sociétés humaines ; la sociologie englobe toutes les manifestations de la vie sociale de l'ensemble du vivant. En fait, l'auteur tente d'enlever l'ambiguïté qui marque cette dualité entre la biologie et la sociologie. Pour y parvenir, il puise dans la réflexion d'Alfred Espinas qui dévoile que malgré le caractère animal de l'Homme, la confusion comportementale entre l'humain et le non humain est catégoriquement inadmissible compte tenu des sociologies des sociétés non humaines.

Il convient de noter que le social n'est pas le propre de l'être humain puisque les animaux s'organisent aussi sous forme d'une vie sociale. Partant de ce constat, l'auteur met en évidence la nécessité d'éviter toute confusion entre les trois éléments suivants : le social, le culturel et l'historique. Pour mieux distinguer entre le social et le culturel, l'auteur montre que malgré le grand aspect collectif et social des animaux, ils sont peu culturels en comparaison avec l'être humain qui se caractérise par la combinaison entre le social, le culturel et la cumulativité culturelle. Une telle accumulation permet l'ancrage historique des sociétés humaines. D'autre part, l'auteur remet en cause les dichotomies classiques nature/culture, inné/acquis à partir de sa conviction que l'Homme est culturel par nature et que l'histoire, en se référant à la réflexion de l'historien britannique Eric Hobsbawm, constitue une forme de continuité de l'évolution biologique. Plus loin, pour expliquer l'influence du culturel sur la transformation du biologique, l'auteur utilise le concept de la coévolution gène-culture pour décrire l'interaction existante entre les comportements culturels et les transformations biologiques et il se base sur la théorie de la construction de niche pour expliciter la pression sélective que l'être humain exerce sur son environnement. En parallèle, l'auteur met l'accent sur l'impact des grandes propriétés biologiques de l'espèce sur la structuration des sociétés humaines.

Dans le troisième axe, l'auteur défend la thèse centrale de son ouvrage qui postule que la structure fondamentale de l'évolution des sociétés humaines dépend du processus de reproduction biologique et culturel de l'être humain et surtout de l'altricialité secondaire, poussée jusqu'à l'altricialité tertiaire (permanente) qui définit les modalités d'apprentissage tout au long de la vie et la dépendance au groupe social d'appartenance. Selon l'auteur, c'est l'altricialité secondaire qui est à l'origine des rapports sociaux de dépendance-domination, ce qui façonne des rapports de domination, sous forme de matrice fondamentale, entre les différentes générations telles que parents/enfants ou aînés/cadets. En

vue de défendre sa thèse, l'auteur présente un nouveau paradigme qui repose sur la comparaison inter-espèces au lieu de se contenter des comparaisons inter-sociétés. Il reconnaît qu'il s'est appuyé sur les travaux de plusieurs chercheurs en sciences sociales pour fonder son raisonnement en dépassant la logique réductrice webernienne de l'éternelle jeunesse des sciences sociales dans le but de structurer toutes les formes de rapports sociaux dans les sociétés humaines basés, entre autres, sur la socialisation, la division du travail et l'accumulation de l'artefacts.

Quant au quatrième axe, l'auteur y expose son raisonnement qui s'appuie sur trois éléments tels que les faits anthropologiques, les lignes de force et les lois sociologiques générales qui régissent, de manière universelle, toutes les sociétés humaines et non humaines. De même, il dénonce tout appui sur les lois historiques relatives à un type de société donné. Pour renforcer sa démonstration, l'auteur se réfère à la réflexion d'Augustus Pitt-Rivers pour montrer que même si nous disposons d'une marge de volonté et d'intentionnalité et que nous sommes les maîtres de notre destin, nous restons soumis aux mêmes déterminismes naturels qui agissent sur la vie des différentes espèces. Il affirme aussi que les lois universelles de la physique et de la biologie ne contrastent pas avec le caractère changeant à la fois de l'état du monde et des faits culturels. Cherchant à élucider davantage sa thèse, l'auteur montre que les formes sociales les plus primitives reposent, d'après Bernard Chapais, sur l'histoire des enluminures qui sous-tend l'accumulation culturelle, ce qui entrave tout décèlement des invariants. En se basant sur la réflexion de Frans Waal, l'auteur avance que si nous désirons reconnaître le lien de parenté sociale avec les autres primates, il importe de se détacher du progrès technique. D'un autre côté, l'auteur s'appuie sur la formule d'Herbert Spencer pour soutenir que le passage d'une forme homogène vers l'hétérogénéité ou de l'hétérogénéité à la confusion au sens Durkheimien, laisse les lignes de force entremêlées. Par conséquent, le processus de différenciation sociale conduit à l'apparition des sphères d'activités autonomes. Au terme de son étude, l'auteur souligne que dans le cadre de l'évolution des sociétés, bien que l'histoire semble se répéter, son développement et sa transformation ne sont nullement aléatoires. De ce point de vue, chaque société historique constitue une réalité complexe qui émane de la combinaison des lois générales. Celles-ci engendrent un développement spécifique lié aux facteurs biologiques élémentaires et au processus de différenciation sociale.

Mohamed BASSIM

ENSAM, Université Hassan II de Casablanca

